Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 48

Artikel: [Sur la bataille de Baylen]
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178222

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ses ressources, son activité, sa vie, en un mot. La statistique est à un pays ce que la comptabilité est au négociant; et s'il est admis aujourd'hui qu'il n'est pas de commerce sérieux qui n'ait à sa base une bonne tenue de livres, il devrait être admis aussi qu'un pays ne peut avoir la prétention de progresser dans son existence matérielle s'il ne possède, en bon ordre, tous les éléments de son doit et de son avoir, de ce qu'il fait et de ce qu'il peut faire.

Courage donc, amis de l'instruction! Répandez dans tout le pays des cours populaires, appropriés aux besoins de chaque localité; industriels dans les villes, agricoles dans les campagnes; secondez les efforts du gouvernement; provoquez l'appui des autorités communales, et surtout travaillez par votre propre initiative à mettre la génération qui se forme en état de répondre aux exigences créées par les progrès de l'industrie et du commerce. S. C.

Un de nos abonnés vient de nous communiquer une curieuse brochure devenue aujourd'hui très rare, dans laquelle sont racontés, par un témoin oculaire, les tristes épisodes qui ont suivi la bataille de Baylen, où une armée française, commandée en chef par le général Dupont, fut battue et défaite par les Espagnols et où fut conclue cette fameuse capitulation qui fit dire à Napoléon quand il apprit ce désastre : « Ah! mes pauvres soldats! j'aurais mieux aimé les voir tués jusqu'au dernier, que de subir cet outrage. »

Le général Dupont avait eu pour mission de garder le port de Cadix et de s'opposer à la descente des Anglais qui venaient au secours de l'Espagne. Son corps d'armée se composait de trois divisions parmi lesquelles on comptait trois bataillons suisses. Il traversa l'Espagne presque sans difficulté; mais lorsqu'il eut dépassé les défilés de la Sierra-Morena, il apprit que toute l'Andalousie était en insurrection. Cordoue fut prise de vive force. Malgré ce succès, un terrible échec attendait les Français à Baylen, où comme nous l'avons dit, ils furent mis en déroute et durent capituler. D'après cette capitulation, les débris de l'armée française devaient être transportés en France avec armes et bagages, mais les conventions ne tardèrent pas à être violées; les soldats français dépouillés et maltraités furent jetés dans des forteresses ou placés sur des pontons dans le port de Cadix. Plusieurs périrent de misère et de faim dans ces prisons ambulantes dont l'invention appartient à l'Angleterre; chacun connaît l'histoire des pontons anglais tristement célèbres par les tortures physiques et morales auxquelles y furent soumis les prisonniers français, dans les rades de Porsmouth, Plymouth et Chatam.

Le récit des tentatives d'évasion faites par les prisonniers français et suisses dans le port de Cadix est des plus émouvants, et il nous intéresse d'autant plus qu'à chaque instant on y rencontre des noms vaudois qui nous sont connus. Tous les détails de la relation qui va suivre nous ont été confirmés l'autre jour par un des derniers survivants des soldats suisses qui ont assisté à ce terrible drame, M. Morel, à Lausanne, âgé de 84 ans. Il nous racontait qu'un nommé Nicolerat, de Bex, qui tenait le café de la Poste, à Lausanne, il y a quinze ou vingt ans, fut un des hardis champions qui coupèrent les câbles des pontons, dans la nuit du 14 au 15 mai 1810; son nom figure du reste dans la brochure de M. Chapuis, ancien chirugien-major dans l'armée du général Dupont, brochure publiée à Lausanne en 1817 et dont voici le texte :

L. M.

Relation

du séjour des prisonniers de guerre français et suisses, sur le ponton la CASTILLE, dans la baie de Cadix, et de leur évasion le 15 Mai 1810.

Par L. CHAPUIS, de Lausanne, chirurgien-major.

I.

L'histoire des guerres de la révolution française nous fait connaître des traits de courage et d'audace qui excitent notre admiration; celle des autres nations qui ont lutté pendant si longtemps contre la France nous en offre également qui figurent avec éclat dans les annales de chacune d'elles; mais parmi tant d'actions de valeur et d'audace, il en est une qui mérite d'être distinguée par sa hardiesse et les circonstances qui l'ont accompagnée, je veux parler de l'évasion de sept cents prisonniers français et suisses qui étaient enfermés sur un vaisseau dans la baie de Cadix.

Pendant les campagnes désastreuses que les Français firent en Espagne en 1808, 1809 et 1810, les Espagnols firent beaucoup de prisonniers, surtout à la bataille de Baylen, où deux divisions françaises de Dupont et Vedel furent obligées de capituler et de poser les armes[1].

Les différentes affaires qui eurent lieu par la suite, tant en Espagne qu'en Portugal, augmentèrent beaucoup le nombre des prisonniers. Le gouvernement Espagnol (la Junte) jugea convenable de les réunir tous dans le même lieu, afin d'avoir plus de facilité à les garder, sans être obligé d'employer beaucoup de monde, vu que, dans plusieurs cantonnements, les prisonniers avaient fait des tentatives d'évasion. A cet effet, il choisit des pontons, ou vaisseaux démâtés, qui étaient dans le canal de l'île de Léon: onze de ces vaisseaux furent destinés à servir de prisons, et plus de 10,000 prisonniers y furent entassés. Les officiers furent séparés des soldats, on les mit sur un vaisseau de soixante-quatre, nommé la *Castille*. Leur nombre s'éleva successivement jusqu'à plus de mille; il diminua bientôt par l'effet de maladies et par un embarquement qu'on fit pour les transporter aux îles Baléares[2]. Vers le mois d'avril 1810, on ne comptait qu'environ 700 prisonniers, tant hommes que femmes et enfants.

Ces vaisseaux, situés dans la baie, à peu près sur la même ligne, à une lieue du rivage et à deux ou trois portées de fusil les uns des autres, étaient fixés par de forts câbles et des ancres de quelques milliers pesant. Chaque vaisseau était gardé par deux chaloupes canonnières armées de canons de dix-huit et gardées par une quarantaine de soldats; elles étaient à droite et à gauche, à environ une portée de fusil du vaisseau. Les

[1] La capitulation portait que tous les officiers et soldats esraient rendus en France dans l'espace de trois mois; mais son exécution n'eut pas lieu.

[2] MM. Lacombe et Rochat d'Orbe, lieutenant du 4me régiment suisse, furent de ce transport.